

L'imaginaire, ennemi du réel ?

Nous vivons une époque où l'imaginaire, en apparence, ne s'est jamais si bien porté ; le développement de l'électronique de loisirs, et d'Internet en particulier, a donné une ampleur étonnante aux jeux de rôles et suscité l'apparition de phénomènes comme « Second Life », ce jeu bien fascinant dont les innombrables joueurs se créent une identité nouvelle dans un monde parallèle et semblent souvent préférer cette identité seconde à la première, celle dont ils sont affligés dans la plate réalité. Et si nous nous tournons vers le domaine de la littérature romanesque, le succès mondial d'un livre comme le fameux *Da Vinci Code* semble aussi prouver que la soif d'un monde fictionnel, loin de tarir, ne cesse au contraire de grandir ; bref, que notre société croit plus fermement que jamais aux vertus de l'imaginaire. Il semble donc assez superflu de partir en guerre pour défendre les droits de cet imaginaire.

Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Je crois que les phénomènes contemporains comme l'essor de *Second Life* ou le succès gigantesque du *Da Vinci Code* ne prouvent hélas nullement que l'imaginaire serait la plus belle conquête du XXI^e siècle, et que ses pouvoirs ou ses qualités triomphent dans notre société. Je crois même que de tels phénomènes laissent craindre le contraire : que notre société se complaise dans un pseudo-imaginaire, qui n'est que le simulacre de l'imaginaire véritable. On connaît cette aventure de Till l'Espiègle qui, nourri par le seul fumet d'un repas, l'a donc payé, en retour, avec le son de sa pièce de monnaie. Je crains que le monde virtuel, ou le

romanesque à la manière de Dan Brown, ne nous offre qu'un fumet d'imaginaire. Mais hélas, nous ne nous en apercevons pas toujours, et le payons d'argent véritable.

Une précision d'abord : je n'ai rien contre les romans d'aventures métaphysiques, et rien non plus contre l'univers virtuel. D'ailleurs, et pour parler de cet univers (je reviendrai plus tard à Dan Brown) quel sens y aurait-il à le condamner ? Le virtuel existe, notre monde en est tissé ; il ne s'agit donc pas de le rejeter ou de lui tourner le dos, si tant est que cela soit possible. Il s'agit seulement de bien comprendre sa nature, et d'être attentifs aux moments où ce virtuel se donne pour ce qu'il n'est pas, et menace de nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

*

Assurément, le virtuel trouve une sorte d'accomplissement exemplaire dans le phénomène de *Second Life*. On sait que cette vie seconde, que l'on vit par ordinateur interposé, décalque la vie première : on y trouve des commerces, des boutiques, des discothèques, des magazines, des entreprises de tout genre. Mais il se trouve que cette vie seconde est diablement liée à la vie première, puisque à côté de sa monnaie fictive, elle fait circuler de l'argent véritable ; des entreprises y vendent leur marchandise, des créateurs de mode y lancent leurs parfums ou leurs vêtements, des films y sont diffusés en avant-première, dans des intentions fort peu virtuelles. Bref, de manière générale, le marketing y fait florès.

Nous sommes donc, avec *Second Life*, devant un cas d'école, et nous pouvons découvrir, avec ce jeu qui n'en est pas un, le gouffre qui sépare le monde *virtuel* du monde *imaginaire*. Car,

faut-il le dire, l'imaginaire n'a jamais, avec le réel, ce rapport d'imitation et de subordination. Dans *Second Life*, un monde apparemment fictif est entièrement mis au service du monde réel, dans ce qu'il a de plus résolument matériel et commercial. Cet exemple est presque trop beau pour ma démonstration. En effet, tous les mondes virtuels ne sont pas des décalques du monde réel, ni des officines plus ou moins clandestines de ce monde réel. Cependant, même en concevant un monde virtuel plus désintéressé, où l'on ne puisse pas faire d'affaires réelles, il n'en reste pas moins que le virtuel n'est pas l'imaginaire.

Le virtuel n'est pas l'imaginaire, c'est un réel dématérialisé, ce qui est fort différent. Disons pour être plus précis que le virtuel est un réel dont la matérialité est plus fluide, moins visible, moins pesante que la matière à laquelle nous avons affaire dans la vie réelle. Les pixels ont remplacé la chair. Le virtuel est un substitut du réel, mais n'a rien à voir avec l'imaginaire. C'est purement et simplement ce qu'on appelle un *simulacre*. Le simulacre est quelque chose qui ressemble trait pour trait à la réalité, qui la singe à la perfection, mais qui n'est pas elle. Grâce à toutes les inventions techniques de la modernité, nous avons l'impression que tout le réel nous est présent à tout moment. Il est présent, si l'on veut, mais sous une forme qui n'est que simulacre. Or l'imaginaire est le contraire du simulacre.

Le virtuel nous offre le simulacre du monde, et nous change nous-mêmes en simulacres. On sait que dans le jeu de la *Seconde Vie*, l'internaute se donne un « avatar », c'est-à-dire une identité nouvelle. Il ne s'agit pas d'identification à une figure imaginaire, comme c'est le cas par exemple lorsqu'on lit

un roman, mais bien de tentative de se bricoler une identité seconde. Tout se passe ici comme si le virtuel prenait au pied de la lettre, littéralement, le processus humain d'identification, et le traduisait, scolairement si j'ose dire, par le changement virtuel d'état-civil, d'âge ou de mensurations. Un tel comportement est tout au plus une *récréation* pour les adultes fatigués d'être eux-mêmes. Ce n'est pas une *recréation* de soi ni du monde par la force de l'imaginaire. Ce n'est pas en changeant d'identité comme on se met une fausse barbe pour échapper à ses ennemis qu'on invente un monde nouveau, ni qu'on s'invente soi-même à neuf.

Mais ne pourrait-on pas soutenir que le virtuel, tout de même, est une sorte, parmi d'autres, de monde imaginaire ? Peut-être, mais alors c'est un imaginaire qui, pour le coup, est *l'ennemi* du réel : c'est un imaginaire qui, tout en singeant le réel, cherche à mieux s'en débarrasser, à mieux le nier ou l'oublier. Il apparaît dès lors que la relation réel-virtuel, dans notre société, est assez comparable à la relation travail-vacances, ou souffrance-jouissance, ou peine-plaisir. Or l'imaginaire véritable n'est justement pas le repos du réel, ni sa négation, ni sa compensation, encore moins son ennemi ! En le concevant ainsi, en se vouant alors au virtuel à journée faite, on avoue implicitement que l'on considère la vie réelle comme ce qui ne peut être ni amélioré ni approfondi, mais seulement comme ce qui doit être scotomisé, contrebattu, oublié ou nié. On est malade du réel, le réel est une maladie, et l'on prend des émoullients ou des calmants sans espérer pouvoir jamais guérir.

Avec la floraison contemporaine des univers virtuels, tout se passe comme si notre société, voire notre civilisation, faisait un

effort gigantesque, dérisoire et contradictoire pour rendre l'imaginaire inutile, en le comblant ou en feignant de le combler virtuellement. Vous rêvez de temps et d'espace parcourus à la vitesse de la pensée ? Vous rêvez d'être un autre ? Vous rêvez de conquérir le monde, d'épouser un prince ou une princesse de conte de fées ? Eh bien rêvez, nous ferons le reste : nous allons vous fabriquer sur mesure des identités de rechange, des amours sublimes et des règnes grandioses, et nous allons vous faire traverser le temps et l'espace à la vitesse de vos fantasmes les plus fous... Toutes proportions gardées, ce phénomène est comme le grossissement monstrueux de celui qui consiste à vous offrir, sur ordinateur, des cartes de vœux calibrées, des invitations pré-illustrées et des plaisanteries préfabriquées. Nous inventons à votre place, dit le monde virtuel ; nous réalisons à votre place, nous imaginons à votre place, nous courons au-devant de votre imaginaire, « en temps réel », bien sûr. D'ailleurs, vous n'avez même pas besoin de rêver par vous-mêmes, car nous nous chargeons, pour commencer, de vous « faire rêver ». Dans un deuxième temps, nous réaliserons les rêves que nous avons concoctés pour vous.

Comment ne pas voir que cette prétention à « réaliser » l'imaginaire (et un imaginaire télécommandé) ne peut déboucher que sur la fabrication de simulacres, de plus en plus crédibles, certes, de plus en plus réussis, mais irrémédiablement impuissants à combler notre besoin de nous créer nous-mêmes, impuissants à la fois à changer le réel et à nous le faire dépasser par l'imaginaire ? Certes, avant les univers virtuels, il existait la littérature de kiosque de gare, et les romans grâce auxquels les lecteurs et les lectrices réalisaient fictivement leurs rêves de

règles triomphants ou d'épousailles grandioses. Mais notre XXI^e siècle est beaucoup plus ambitieux, beaucoup plus efficace, car il ne cherche plus seulement à chatouiller l'imaginaire des lecteurs, il prétend réaliser cet imaginaire en le confondant avec le virtuel, en le résorbant dans le virtuel. Bref, le XXI^e siècle prétend nous donner un autre monde non seulement en « temps réel », comme on nous le serine sans relâche, mais en présence réelle, en vie réelle. À l'imaginaire simplement aliéné de la littérature rose succède l'imaginaire *trahi* des mondes virtuels, trahi parce qu'on veut faire croire qu'il est réalisé.

*

J'en viens maintenant à un autre phénomène contemporain, qui peut paraître fort différent, mais qui est, en dernière analyse, de même nature que cette fascination pour un virtuel qu'on prétend substituer à l'imaginaire. Il s'agit du phénomène *Da Vinci Code* et de manière plus générale du brouillage des frontières entre réalité et fiction, brouillage qui ne profite ni à la réalité ni à la fiction, ni au réel ni à l'imaginaire.

Tout a déjà été dit sur le *Da Vinci Code*. En première analyse, c'est un roman policier à thèse métaphysique, qui reprend, sans l'avoir inventée lui-même, l'idée selon laquelle Jésus a eu un enfant de Marie-Madeleine, enfant qui fut comme chacun sait l'ancêtre de la dynastie mérovingienne. Quant à l'Église catholique, en particulier l'Opus Dei, on sait qu'elle tente par tous les moyens, y compris le meurtre, de dissimuler ce secret qui menace la chrétienté tout entière. L'intention démonstrative de Dan Brown est indéniable. Et sa thèse est d'autant plus

efficace qu'elle repose sur une théorie dont le succès, depuis qu'existe l'humanité, a toujours été garanti : la théorie du complot.

Cependant, s'il s'agissait de soutenir une thèse sur le Jésus véritable et le mensonge de l'Église, on pourrait se demander pourquoi Brown a choisi d'écrire un roman, et non pas un essai, comme l'ont fait avant lui des auteurs britanniques dont il s'est paraît-il inspiré. La réponse à cette question peut se faire à plusieurs niveaux. Au niveau le plus bas et le plus banal, on dira qu'un roman se vend mieux qu'un essai, qu'il touche un plus large public, et que par conséquent la meilleure solution, pour un auteur qui veut divulguer ses idées avec le maximum d'efficacité, c'est de les présenter sous forme romanesque ou romancée.

Sans doute cette explication n'est-elle pas négligeable. En jouant sur le goût du suspense, en inventant une intrigue policière, on est sûr de captiver son public et de le mettre dans sa poche, avant de mettre dans sa poche l'argent de ce public. Mais je crois qu'il faut chercher une autre explication, à un niveau plus élevé. Je crois que Dan Brown, comme tous ceux qui lui ressemblent, a vraiment voulu mettre l'imaginaire au service du réel. J'entends par là que le monde de la fiction est un monde auquel d'une certaine manière nous adhérons plus aisément qu'au monde réel. La fiction, c'est précisément l'art de rendre présents, palpables, vivants, bref, de rendre réels des personnages et des faits auxquels la seule thèse de l'essayiste ne donnera jamais le même relief, jamais la même puissance d'existence, la même présence convaincante. Ainsi, l'auteur aura-t-il donné à ses personnages et à son récit tous les

chatoyants prestiges et toutes les vives couleurs de la fiction, pour mieux nous convaincre que ces personnages et ce récit sont réels. De bonne ou de mauvaise foi, il entraîne donc son lecteur à confondre deux sortes de réalités : cette réalité imaginaire, cette vérité des êtres et des récits fictifs, qui s'impose à nous avec la belle force des rêves, et la réalité réelle, celle de la vie concrète, dans l'espace des géomètres et le temps des horloges, dans l'histoire des historiens et la science des savants.

Cette confusion, pour tout dire, relève de l'imposture. Mais je n'irais pas jusqu'à accuser Dan Brown d'être un imposteur. Car il vit avec son temps, et c'est notre temps tout entier qui confond l'ordre réel avec l'ordre imaginaire. C'est notre temps tout entier qui n'est plus très au clair sur les relations entre ces deux mondes, et qui croit qu'on peut ainsi utiliser l'un au profit de l'autre, déverser l'un dans l'autre, emballer l'un dans l'autre. J'ai peut-être l'air de vouloir les séparer trop strictement, d'en faire deux univers complètement étrangers l'un à l'autre. Au contraire, je crois qu'ils sont dans la relation la plus intime et la plus profonde. Mais cette relation, justement, est trop profonde pour être utilisée à des fins démonstratives, pour être une relation d'ordre utilitaire.

Encore une fois, je ne jette pas la pierre à M. Dan Brown. Il est très loin d'être le seul qui mette en œuvre une telle conception de la fiction. Je connais cent personnes, autour de moi, qui pensent sincèrement que le recours à la fiction est une manière comme une autre, et sans doute plus séduisante qu'une autre, de traiter un sujet, voire de soutenir une thèse. Et les cas sont innombrables de travailleurs de l'esprit qui de toute leur

vie active n'ont jamais été romanciers mais qui tout à coup se décident, au jour de leur retraite, à écrire un roman sur tel ou tel sujet qui leur tient à cœur. Oui, cette idée leur plaît, et ils ne voient pas pourquoi ils ne la mettraient pas à exécution. Certes, ils ne croient pas arriver, par ce moyen, à s'enrichir comme Dan Brown – ils n'en rêvent même pas, car leurs intentions sont pures – mais ils pensent que, ma foi, écrire leurs idées *sous forme de fiction*, cela va donner à ces idées plus de charme et de force, pourquoi se priver des charmes et des forces de l'imaginaire ?

*

Oui, nombreux sont les gens qui se disent en toute bonne foi qu'ils pourraient *recourir* à la fiction pour exprimer leurs idées et colorer leurs thèses. Si bien qu'à côté de ces « romans à thèse » nouvelle manière, notre époque est fertile en « thèses romancées ». Dans ces cas-là, l'auteur n'annonce pas un roman, mais un essai ; un essai qui se donne pour tel, mais qui recourt et largement, pour mieux imposer ses idées, à des procédés romanesques. J'en ai eu récemment un bel exemple sous les yeux, qui comme par hasard traite de sujets proches de ceux du *Da Vinci Code*, et dans un esprit comparable. Il s'agit d'un ouvrage consacré à la prétendue découverte du « Tombeau de Jésus ». Dans cet essai qui se veut absolument sérieux, et bien ancré dans le réel, on suit les aventures d'un chercheur, d'un journaliste, d'un archéologue, de tout un petit monde fort intellectuel et fort scientifique, qui nous expose longuement, avec force précisions, moult références à des savants estimés et

des théories élaborées, pour quelles irréfutables raisons le tombeau qu'on a trouvé quelque part à Jérusalem ne peut être que le tombeau de Jésus, tombeau dans lequel il se trouve d'ailleurs en compagnie de Marie-Madeleine : les grands esprits se rencontrent...

Or cet essai est mené comme un roman policier, avec dialogues et suspenses, avec aussi des descriptions physiques et psychologiques des personnages : bref, les auteurs tentent sans cesse de mettre de la chair et du sang dans leur thèse, ils la romancent à l'envi, ils l'insèrent dans une temporalité fictionnelle, autrement plus captivante que la plate temporalité réelle. Au terme de cette lecture, si vous n'avez pas levé les yeux au ciel devant tant de naïve roublardise, vous êtes à coup sûr convaincu d'avoir devant vous le tombeau de Jésus, comme vous l'avez été, par le *Da Vinci Code*, des amours de Jésus et de Marie-Madeleine. Pari gagné, donc, pour les auteurs.

Il n'est pas sans intérêt de signaler que *Le Tombeau de Jésus* a connu une version télévisuelle, tournée avec la bénédiction et avec l'argent de James Cameron, le réalisateur du fameux film *Titanic*. Après tout, *Titanic* raconte une histoire réelle – mais avec les moyens de la fiction... Bien sûr, le *Tombeau de Jésus* n'est pas le seul cas, il s'en faut, de documentaire fictionnalisé : la télévision, depuis quelques années, s'est lancée dans un nouveau genre d'émission qu'on appelle le « docu-fiction », qui comme son nom l'indique est un mixte de documentaire et de fiction ; une mise en fiction du document historique. Aux fins, bien entendu, de rendre agréable l'approche de l'histoire, mais au risque non négligeable de priver le spectateur des moyens de faire le départ entre les faits et les enjolivures, entre le tissu du

réel et la dentelle de la fantaisie, entre la réalité et l'imagerie, laquelle est presque toujours, on s'en doute, une imagerie d'Épinal.

C'est peut-être aussi le moment de signaler qu'en littérature il existe désormais, également depuis quelques années, quelque chose qui pourrait ressembler au docu-fiction, qui lui ressemble même furieusement, et qu'on appelle volontiers l'« autofiction ». L'autofiction est un genre littéraire assez complexe à définir, et qui certainement existait bien avant qu'on ne le baptise ainsi. Mais néanmoins, c'est tout récemment qu'il s'est mis à fleurir, et qu'on a éprouvé le besoin de le baptiser. En deux mots, l'autofiction est un récit autobiographique dans lequel l'auteur avoue qu'il mêle, dans des proportions variables, et à des fins variables, la fiction à la réalité. C'est une autobiographie fictionnalisée. Je ne dis pas qu'une telle entreprise ne puisse pas donner lieu à des œuvres intéressantes, voire géniales, s'il est vrai qu'en un sens l'œuvre de Proust relève de l'autofiction. Mais le plus souvent, il faut reconnaître que ce genre hybride, dont on peut se demander s'il n'est pas parfois inspiré par les manières de faire télévisuelles, conduit surtout à brouiller les frontières entre réalité et fiction, à enrichir à bon compte la réalité des prestiges de la fiction tout en donnant à la fiction le sérieux de la réalité. Et le lecteur de tels ouvrages risque de se trouver dans le même brouillard d'incertitude que le spectateur d'un docu-fiction. Il risque de ne plus pouvoir accorder sa confiance ni à l'imaginaire ni au réel, et se trouver devant eux comme le chien de Pavlov devant un cercle carré.

*

Mais je reviens à la télévision, et à ses docu-fictions. C'est le moment de rappeler une réalité sans doute extraordinairement banale, mais dont les conséquences sont immenses : la télévision, comme le cinéma, comme Internet, sont des médias *visuels*. Même si ce sont des médias parlants, ils nous proposent d'abord des images. Et c'est une autre banalité de dire que nous vivons dans un univers où les images ont pris une importance prépondérante, pour ne pas dire écrasante. Le philosophe et essayiste Régis Debray a proposé de décrire notre temps comme celui de la « vidéosphère », par opposition à des temps plus anciens, où régnait la « logosphère ». Autrement dit, après le règne de l'écrit, le règne de l'image.

Banalités que tout cela, certes. Mais lorsqu'on se penche sur la question de *l'imaginaire*, qui comme son nom l'indique, est le pouvoir de créer des *images*, on ne peut qu'être amené à réfléchir. Car dans un premier temps, l'on pourrait en conclure que notre monde, puisqu'il voit le triomphe de l'image, doit voir aussi le triomphe de l'imaginaire. Or je crois pouvoir répéter qu'il n'en est rien. D'abord pour une raison bien connue, et dont je ne vous infligerai pas l'exposé détaillé : à savoir que la logosphère, c'est-à-dire l'univers du texte, même si c'est paradoxal, laisse plus de place à l'imagination, plus de liberté à l'imaginaire, que la vidéosphère, l'univers de l'image, qui nous mâche en quelque sorte le travail et nous préfabrique notre imaginaire. On l'a dit mille fois, et cela pourrait même être vrai : je peux plus aisément faire travailler mon imagination sur le *texte* du *Capitaine Fracasse* ou de *20 000 lieues sous les mers*

que sur le film ou les films auxquels ces romans ont donné lieu. Le texte ouvre des chemins à l'imagination, mais il ne les parcourt pas à sa place. Et si précise que soit la description du visage de Natacha Rostov dans *Guerre et Paix*, je puis l'imaginer à ma guise pour mieux en tomber amoureux, tandis qu'au cinéma, si l'actrice ne me plaît pas tout à fait, c'est raté.

Mais je n'insiste pas sur cette raison, parce que je crois sincèrement que les images, les vraies images, les images pensées par un créateur, respectent elles aussi notre liberté. Sans quoi, d'ailleurs, il n'y aurait pas de grands films ni même de grande peinture. Mon idée n'est pas d'opposer le texte, présumé plus noble et plus respectueux de notre liberté, à l'image, qui serait plus commune et plus contraignante. Car l'image, lorsqu'elle possède une valeur artistique, que ce soit dans la peinture, le cinéma ou la bande dessinée, que ce soit sur l'écran d'ordinateur ou sur celui de la télévision, ne nous contraint pas plus qu'un texte, elle ne formate pas notre imaginaire ; elle le suscite, elle l'aiguillonne, elle lui laisse sa liberté. Même s'il est vrai qu'à mon sens cette liberté ne prend pleine conscience d'elle-même que par la médiation du verbe ; mais c'est là une autre question.

Il s'agit donc moins pour moi d'opposer l'image au texte que l'image aliénante à l'image libératrice, ou du moins amie de la liberté. Et qu'est-ce que l'image aliénante ? C'est précisément celle qui se donne pour la réalité pleine et entière, celle qui veut nous faire prendre des vessies pour des lanternes et des fantômes virtuels pour la réalité accomplie. Bref, l'image aliénante, c'est le simulacre. Et le malheur est que nous ne

vivons pas tant dans une civilisation de l'image que dans une civilisation du simulacre.

Sans doute, il est plus aisé de faire jouer ce rôle de simulacre à une image qu'à un texte. Mais le texte, hélas, y parvient très bien aussi. Et l'on pourrait dire que les mauvais textes singent à cet égard les mauvaises images : ils cherchent à se donner pour réels, ils cherchent des effets de réalité, ils cherchent littéralement à nous en mettre plein la vue, et ils y parviennent admirablement, on l'a vu dans le cas du *Da Vinci Code Code*. Le texte de Dan Brown suscite aux yeux et à l'esprit du lecteur des images, il construit des effets de réel, et comme il arrive aux prisonniers de la caverne de Platon, il nous fait prendre les ombres pour les corps, et les reflets pour la source de lumière.

Comme par hasard d'ailleurs, la première chose que l'on s'est hâté de faire après la parution triomphante du *Da Vinci Code*, c'est d'en tirer un film, histoire d'assurer auprès d'un public plus large et parfois encore moins regardant, si j'ose dire, que le public du livre, la réussite de l'opération. Et comme on l'a vu, il s'est passé la même chose pour *Le tombeau de Jésus*. Un peu comme si l'écrit n'était désormais, pour ce genre d'entreprise, qu'une étape préliminaire, une espèce de banc d'essai, pour lequel on peut se permettre d'engager moins de frais. Dès lors que le simulacre a été pris pour la réalité dans la logosphère, on n'a plus de doute sur le triomphe qu'il fera dans la vidéosphère. Bref, l'écrit est désormais une espèce de vedette américaine, qui chauffe la salle avant l'entrée en scène de l'image.

*

Pour revenir au *Tombeau de Jésus* et au *Da Vinci Code*, l'un est un essai romancé, l'autre un roman à thèse. Mais au bout du compte, c'est bien d'un seul et même phénomène qu'il s'agit : Dan Brown cherche, au travers de sa fiction, au travers des mots puis des images, à *prouver* quelque chose dans le réel. Et les auteurs du *Tombeau de Jésus* font exactement de même. Ils cherchent, dans la logosphère puis dans la vidéosphère, à prouver quelque chose dans le réel, en l'enrobant dans les charmes de la fiction.

Et dans les deux cas, c'est au même endroit que le bât blesse : l'imaginaire, la dimension fictionnelle sont tout simplement utilisés, exploités, pour ne pas dire pervertis au service d'une thèse, d'une prétendue démonstration *dans la réalité*. La fiction se voit alors dépouillée de son sens et de sa valeur propres. On n'en veut conserver que les effets de capture et de séduction sur le lecteur. De la fiction, l'on ne veut rien d'autre qu'extraire toutes les vertus, exploiter tous les sucres, mais en restant aveugle à sa véritable nature. C'est ainsi que pour faire rendre à une fleur tout son parfum, il n'est rien de tel que de la froisser et de l'écraser dans la main. Et le parfum, en effet, se répand. Mais c'est le parfum d'une fleur morte.

*

Une fois pour toutes, quelle est la différence entre la fiction et le mensonge ? Qu'est-ce que la fiction ? Il faut que je m'en explique mieux. Il me faut dire enfin, ou tenter de dire ce que peut bien être l'imaginaire, après avoir longuement tenté de déterminer ce qu'il n'était pas. Vous me permettrez de faire

appel à ma propre expérience, puisque après tout je suis là pour vous parler en tant que romancier. Et vous me pardonnerez si mon propos paraît soudain grandiloquent : mais cette expérience de l'imaginaire, c'est d'abord l'expérience d'une *nécessité*. Je veux dire par là que le recours à l'imaginaire, c'est d'abord une prise de possession de mon être par l'imaginaire. De mon être tout entier, corps, esprit, sensibilité, intelligence. Lorsque j'en viens à écrire des œuvres d'imagination, c'est que je ne puis faire autrement. Je le sais d'autant mieux que j'écris aussi d'autres genres de textes, des essais, des articles – ou des conférences. Et que ces textes-là répondent aussi, à leur manière, à un besoin. Mais un besoin moins impérieux, moins intérieur, moins irrépressible, moins incontrôlé sans doute que le besoin d'écrire de la fiction et d'habiter ou plutôt d'être habité par l'imaginaire.

C'est ici que se creuse le gouffre vraiment infranchissable entre mon expérience (qui est, je crois, l'expérience première et fondatrice de l'écrivain) et les manières de faire ou de vivre la fiction dont je parlais tout à l'heure, chez les écrivains-fabricants ou les écrivains du dimanche. Encore une fois, écrire de la fiction, pour moi, ce n'est pas *faire* de la fiction. C'est être habité par la fiction. Les romanciers à la Dan Brown *recourent* à la fiction, *utilisent* la fiction, *font* de la fiction ou pire, *font dans* la fiction. L'expérience dont je puis rendre compte pour ma part, l'expérience qui était la mienne à dix-huit ans et qui le demeure aujourd'hui, est radicalement autre. Elle est parente de l'expérience que je faisais, enfant ou jeune adolescent, en lisant un roman – voici que nous rejoignons la question de la littérature et de la jeunesse : comme lecteur, et comme auteur,

je suis, de la même manière, habité par la fiction, en même temps qu'éclairé par elle ; son monde est devenu mon monde, son irréel ma réalité. Écrire ou lire de la fiction, c'est voir le monde par les yeux de l'imaginaire, c'est faire une expérience du monde. Cela n'a rien à voir avec le virtuel ni avec je ne sais quel substitut ou quelle ornementation du réel. Pour tout dire, l'imaginaire est un mode de l'être, un peu comme il y a des modes du verbe. Oui, lorsqu'on lit un roman, ou lorsqu'on écrit un roman, l'être *ne quitte pas le réel*, mais il le met tout entier sur le *mode* imaginaire.

L'extraordinaire, alors, c'est que, si puissante soit son emprise sur l'esprit et le cœur, l'imaginaire ne se donne jamais pour le réel. Il peut, par moments, prendre sa place, au sens où il nous arrache littéralement à ce monde et à ses pesanteurs, pour nous emporter, nous envoûter. Mais en même temps il ne nous trompe jamais. Il ne ment jamais, il ne se donne jamais pour ce qu'il n'est pas. Il ne nous peint pas le réel sous de fausses couleurs, il n'enjolive pas les formes du réel, il ne prétend agir ni sur notre histoire ni sur nos conditions d'existence ni sur notre caractère. Il ne prétend à rien, il est. Ni virtuel, ni mensonger. Ni simulacre ni substitut. Bref, l'imaginaire n'est ni un avoir ni un faire, c'est un être.

Et je reviens au processus d'identification dont j'ai déjà dit un mot tout à l'heure. La question, lorsqu'on lit un roman, n'est pas d'entrer dans une irréalité, ou dans une réalité de rechange, qui nous donnerait une autre identité, et qui ferait de nous une marionnette chamarrée et dorée, dont nos désirs et nos rêves tireraient les ficelles. Comme lecteur, il est certain que j'ai pu m'« identifier » à Ivan Karamazov, à Tonio Kröger ou à Kamal,

un personnage de la trilogie de Naguib Mahfouz. À bien d'autres figures encore. Et quand j'étais enfant (j'ai eu l'occasion d'en témoigner récemment à l'occasion d'une enquête sur les brochures OSL, destinées à la jeunesse), en lisant *La chèvre de M. Seguin* d'Alphonse Daudet, je me suis identifié, bien sûr, à la chèvre... Mais pas plus que je ne me suis jamais pris pour une chèvre, je ne me suis pris pour Ivan Karamazov, Tonio Kröger ou Kamal. Bref, l'identification, sur le mode imaginaire, et grâce à l'imaginaire de la littérature, n'a rien à voir avec un *changement d'identité*. C'est tout au contraire un enrichissement d'identité, un surcroît d'identité. L'identification signifie, comme je le laissais entendre au début, que tel personnage de fiction est si bien irrigué du sang de la vie, si bien creusé par l'intelligence de l'auteur, si juste et si vivant, si représentatif de tel mouvement de l'âme ou telle passion de l'esprit, de telle ou telle expérience intérieure, ou de telle ou telle aspiration, comme la chèvre de M. Seguin l'est du désir de liberté, il est si *réel* au sens où il éclaire si bien mon réel, que je me retrouve en lui, et que je m'augmente de lui. Oui, c'est cela. Je ne me transforme pas en lui, je ne me prends pas pour lui, je ne le prends pas pour un être existant dans ma réalité quotidienne, mais je me retrouve en lui, je me découvre en lui, je me reconnais en lui. Par lui, je sais mieux qui je suis. Par lui j'accède à ce que je suis, et par conséquent, je deviens davantage.

*

Car telle est l'expérience de la lecture, avant celle de l'écriture : la transmission, par les voies de l'imaginaire, d'une partie de l'expérience du monde, mise en forme, mise en beauté, mise en intelligence. Un chemin de clairvoyance qui nous conduit à nous-mêmes. Pour tout dire, l'imaginaire non seulement n'est pas l'ennemi du réel, mais il en est la part secrète, la plus profonde, la plus révélatrice, la plus prometteuse. L'imaginaire, c'est la vision de l'être par lui-même, en toute vérité, en toute sobriété, devrais-je dire, même si l'imaginaire peut être chatoyant et fastueux. Car plus la lumière qu'il diffuse est riche et grandiose, mieux elle manifeste ce qui est, sans l'enjoliver si peu que ce soit. Au contraire, l'imaginaire jette souvent sa riche lumière sur ce que le monde a de plus laid, sur ce que les hommes ont de moins honorable. L'imaginaire, de la manière la plus juste et la plus belle, ne dit que ce qui est.

Lorsque je lis une œuvre d'imagination, et lorsque je me sens saisi à mon tour par la nécessité de l'imaginaire, c'est que le réel me parle, c'est qu'il veut me parler et me dire quelque chose qu'il ne peut dire qu'ainsi. Sans doute parce que l'imagination est la seule instance, en l'homme, qui soit capable de prendre distance avec le monde pour mieux se rapprocher de lui. Qui permet de se regarder être sans cesser d'être. À cet égard, l'imagination est bien ce qu'en disait Baudelaire, « la reine des facultés ».

Baudelaire disait aussi que « l'imagination est la reine du vrai ». Non pas son contraire, ni son repos ni son simulacre, ni son double. Sa reine. C'est-à-dire ce par quoi le vrai peut exister, la seule garante d'un vrai qui soit digne de l'homme. Baudelaire ajoutait que « [L'imagination] est [...] apparentée avec l'infini. »

Oui, apparentée avec l'infini : en effet, qu'est-ce que l'infini, qu'il soit matériel, spatial, numérique ou métaphysique ? C'est quelque chose dont on n'a pas l'expérience dans ce monde, et qu'il serait mensonger de prétendre comprendre ou maîtriser ou posséder. En même temps, l'infini n'est pas un irréel, ni un simulacre, ni une absurdité. Sur le plan scientifique et mathématique, c'est une notion féconde, dont on ne saurait se passer. Sur le plan métaphysique, c'est l'alpha et l'oméga de toute réflexion. Il n'y aurait pas de métaphysique sans infini. L'infini n'existe pas dans le monde concret, mais il existe à l'horizon de ce monde, il existe en tant qu'idée, en tant qu'idéal, et c'est cette idée ou cet idéal de l'infini qui donne force à nos actions dans ce monde concret, qui suscite notre élan vers un mieux dans notre vie réelle. Quelque chose qui strictement parlant n'existe pas donne le branle à tout ce qui dans notre vie existe.

*

Et du coup, on voit à quel point il est catastrophique de confondre cet univers de l'imagination créatrice, cet univers du possible, avec l'univers du réel concret, et de prétendre expliquer l'un par l'autre, démontrer l'un par l'autre, utiliser l'un au service de l'autre. Au lieu d'éclairer les intelligences et de vivifier les sensibilités, on les embrouille, ou les abuse, et l'on troque l'imaginaire pour le mensonge. Car c'est un autre paradoxe : nul n'est plus ami du mensonge et de la tromperie que celui qui mélange le réel et l'imaginaire, parce qu'il les mésestime tous les deux, et nul n'est plus ennemi du mensonge

que le véritable fervent de l'imaginaire, qu'il estime à l'égal du réel ; qui reconnaît la spécificité de l'imaginaire parce qu'il reconnaît d'abord celle du réel. C'est parce qu'on aime et connaît le monde fini qu'on projette sur lui l'infini.

Je me résume : le véritable imaginaire, pour le lecteur d'un livre comme pour son auteur, ne saurait être un instrument au service d'une cause quelconque. Je disais tout à l'heure que l'imaginaire était un mode de l'être comme il y a des modes verbaux. Je devrais pousser plus loin l'affirmation : l'imaginaire n'est pas seulement semblable à un mode verbal. Il est un mode verbal, le mode optatif : l'imaginaire, n'est-ce pas le monde tel qu'il pourrait être, le monde tel qu'on peut le projeter, le souhaiter, le rêver ? L'imaginaire, n'est-ce pas l'élan qui porte le monde au-delà de lui-même ?

Le juste amour l'imaginaire, s'il ne peut être mis au service immédiat et utilitaire de la réalité, va mystérieusement enrichir cette réalité, et nous aider, peut-être, à la transformer en toute lucidité. Oui, c'est le rêve de créer des mondes encore inexistants, l'obsession des mondes possibles qui finit, peut-être et parfois, par changer le monde réel. C'est le beau souci de ce qui n'est pas qui donne le pouvoir et l'inventivité nécessaire à changer ce qui est. Parce que l'imaginaire aura su dresser devant nous ses « splendides villes » – comme le disait Rimbaud – nous aurons alors, les yeux fixés sur leur splendeur, l'envie et la force de les bâtir.